

Avant-propos

L'art et l'artiste sont comme les sismogrammes. Ils tracent dans le réel pour faire du réel. Ils comprennent mieux quiconque ce qui affecte l'homme contemporain au milieu de son environnement désormais plus envahissant et anxiogène que réconfortant. Le colloque international, *L'HOMME & LA MACHINE (Université de Szeged, Hongrie, 30 novembre – 1^{er} décembre 2020)* se propose de problématiser comment au fil des siècles l'art, la philosophie, la littérature et l'histoire mettent en scène la relation que l'être humain entretient avec son milieu *écologique* dans une écologie à la fois mentale, sociale, environnementale et technique (Guattari 1989). Un double enjeu réunit les contributions ici publiées : à l'idée de présenter cette cartographie « écologique » à travers le prisme des sciences humaines s'ajoute le désir de contribuer à l'élucidation des enjeux actuels de cet « agencement machinique » dans lequel l'on est toujours déjà pris avec notre milieu. Il s'avère que le fonctionnement de cet agencement ne cesse de préoccuper artistes, philosophes et scientifiques. Les études rassemblées montrent bien que l'art est et a toujours été *créateur du réel* et c'est par là avec ses « machines fictionnelles » ou « machines esthétiques » qu'il ne cesse de soulever des débats éthiques et philosophiques en reconfigurant l'imaginaire d'une nouvelle « pensée écologique » (Morton 2019) ouverte à une « ontophanie numérique » (Vial 2012).

Les articles de la première section « littératures, philosophies, théories à l'époque contemporaine » de notre volume déplient avec Anne Sauvagnargues, Tímea Gyimesi, Diana Mistreanu, Frédérique Toudoire-Surlapierre, Judit Karácsonyi, Gyöngyi Pál, Dóra Ocsovai, Krisztina Horváth et Izabella Lombár-Gombkötő, un territoire disciplinaire vaste et compliqué allant de la philosophie aux sciences cognitives via les théories des médias, les images photographiques et cinématographiques, l'écoféminisme, la psychanalyse, l'histoire littéraire et les humanités numériques, tout en identifiant et délimitant une carte littéraire particulièrement colorée et hétérogène avec, entre autres, Jean-Philippe Toussaint, Aurélie Jean, Tanguy Viel, Denis Roche, Catherine Millet, Jacques Henric, Sylvain Prudhomme et François Bon. À chaque fois, il s'agit de s'interroger non seulement sur le devenir de l'homme dans son agencement avec la machine technique ou numérique (l'homme photographe, l'homme avec la caméra, la voiture, l'ordinateur, etc.), mais aussi sur le devenir même de notre modernité – la machine, devenue un simple objet d'usage sujet à la détérioration, à la corrosion et à la rouille et, en contrepartie, le robot, l'IA, les machines informatiques, les algorithmes, le numérique. De multiples voies se dégagent de ces analyses qui définissent ce dispositif varié et variable par où notre contemporanéité se laisse lire et se situe dans la prolongation critique de la philosophie des Lumières avec Gilbert Simondon, Félix Guattari, Gilles Deleuze, Donna Haraway, Albert Einstein, Werner Heisenberg, Walter Benjamin, Vilém Flusser, Stéphane Vial, Françoise Lavocat.

Les études de la section « littérature, art et philosophie des époques classiques » abordent à travers le prisme de la modernité la question de l'homme et la machine de façon. Sándor Albert mène une enquête philosophique passionnante sur

la personnalité controversée de La Mettrie dont il examine l’ouvrage principal, *L’Homme-machine*, ainsi que la prétendue réfutation de cette œuvre, *L’Homme plus que machine*, et soutient l’hypothèse que l’auteur de cette dernière est aussi La Mettrie. À partir d’un tableau de Chardin, représentant une femme à la serinette, Katalin Bartha-Kovács réfléchit sur les vertiges de l’imitation artistique pour montrer la perméabilité des frontières entre sciences et arts au XVIII^e siècle. Analysant les notions d’imagination, de mélancolie, de rêve et de progrès, Luca Rausch-Molnár s’intéresse aux rapports complexes qu’entretient Baudelaire à l’art de Watteau et à la photographie ; il s’avère que le mépris de Baudelaire pour la photographie est en effet intimement lié à la réflexion du poète sur la peinture. À l’exemple de trois jardins bien spécifiques des siècles classiques, Katalin Bódi se penche sur l’apparition de la machine dans la construction de ces jardins, en mettant en exergue l’horticulture comme forme esthétique au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Ramona Malita interroge la temporalité relative à l’agencement homme-machine dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Verne.

Aussi les relations entre l’homme et la/les machine(s) ont-elles toujours préoccupé les chercheurs en sciences humaines et sociales. De la machine-outil de la vie quotidienne à la machine-horreur de la guerre, nombreuses sont les représentations et les approches de l’influence que la machine exerce sur la vie des hommes. Les six études réunies dans la section « culture, civilisation, histoire » ouvrent, avec Géza Szász, Dorottya Mihályi, Eszter Turai, Velemir Mladenović et Krisztián Bene, de nombreuses perspectives dans l’interprétation de ces liens privilégiés. On remarque alors que le développement technique des trois derniers siècles, nous propulsant des attelages à chevaux aux bateaux à vapeur, aux chars blindés et à l’omniprésence de l’ordinateur, contraint le chercheur, philologue et historien, à repenser non seulement la manière d’approcher les sources mais aussi la nature de celles-ci et sa propre position lors de leur exploitation. Qu’il s’agisse de l’appareil photographique, révolutionnant (ou non) l’illustration des récits de voyage, du train, du paquebot et de l’automobile permettant une traversée plus rapide des espaces (et donc favorisant par là même une perception inédite), la question reste ouverte et toujours d’actualité : les nouvelles technologies, la mécanisation de notre vie ont-elles dénaturé ou bien amélioré notre existence ?

En linguistique, le rapport entre l’homme et la machine peut être envisagé sous des angles variés : du point de vue du linguiste qui se sert d’instruments pour étudier certains aspects du langage, de celui du traducteur dont le travail est assisté par l’ordinateur, du point de vue des multiples usages que l’on fait de la machine pour communiquer, sans oublier les potentialités qu’offre le système lexical d’une langue pour désigner des machines existantes... ou fictives.

L’article d’Ildikó Farkas, traductologue et traductrice expérimentée, présente les résultats d’une enquête menée auprès de traducteurs sur leurs expériences concernant les outils de traduction assistée par ordinateur. Ces résultats sont surprenants dans la mesure où ils semblent assombrir quelque peu l’image positive diffusée par les développeurs et distributeurs de ces mêmes outils.

La contribution de Márton Gergely Horváth, ainsi que celle de Petra Kónya, mettent la machine au service du linguiste. Instrument privilégié des analyses pho-

niques et prosodiques, le logiciel Praat permet de mesurer et de visualiser les phénomènes acoustiques de la parole. Il joue un rôle essentiel dans les investigations menées par Márton Gergely Horváth sur le rapport entre la réalisation prosodique et les propriétés pragmatiques d'un type particulier de dislocation à gauche du français. Quant à l'étude de Petra Kónya, elle illustre les possibilités de l'emploi du logiciel Praat en phonosyllabique, à travers l'analyse de certains traits prosodiques du discours politique.

Spécialiste de l'argot et passionné de la littérature populaire, Dávid Szabó nous dévoile la richesse de l'imagination de Boris Vian pour nommer des machines inexistantes, tout en expliquant les mécanismes langagiers qui sont à l'origine de ces innovations lexicales. La machine, c'est aussi une source d'inspiration pour Renaud, « grand classique » de la chanson populaire française et promoteur authentique de l'argot.

Zsuzsanna GÉCSEG, Tímea GYIMESI, Katalin BARTHA-KOVÁCS, Géza SZÁSZ